



VICTOR

JOURNÉE MONDIALE DU SIDA

TOUS EN SCÈNE

LA NOUVELLE
JAMES



MONTRÉAL
S'EMBALLÉ



TOP
HOTTE

LE SOIR
SUPPLÉMENT GRATUIT NUMÉRO 48 DU 27/11/2004

O U V E R T U R E



Le monde entier est un cactus

■ PAR CATHERINE DEGAN, SANDRINE FAUVIN, JAQUES PONCIN ET PASCALE ZINTZEN

Le  reste en berne. C'est toujours le sida qui gagne. Pas le moment d'arrêter le combat. Paroles, musique, art.

Fidèle au poste, la Plate-Forme Prévention Sida coordonne la Journée mondiale du 1^{er} décembre à Bruxelles. La désormais traditionnelle exposition d'info et de sensibilisation, intégrée cette année à « Bruxelles en scène », s'intitule « On s'est déjà rencontré quelque part ? ». Topo avec Thierry Martin, directeur de la Plate-Forme.

Quel est le but de la journée du 1er décembre ? En est-on encore à « simplement » informer les gens sur le fait que le sida existe, ou est-ce plutôt l'occasion de tirer la sonnette d'alarme ?

S'il faut mettre des priorités dans nos actions, on peut dire que le sida est une maladie relativement bien connue du grand public. Bieh sûr, il faut continuer à informer les jeunes générations. Mais, d'une façon générale, je dirais que la Journée mondiale du sida nous permet surtout, en effet, de tirer la sonnette d'alarme. Plus de 1.000 personnes ont été contaminées en Belgique en 2003. Le record de contaminations est battu. Et les premiers chiffres de 2004 sont très négatifs. Le but premier de cette journée, c'est donc de rappeler que tout le monde est concerné par l'épidémie. Que le préservatif est une responsabilité partagée. Que les gens se protègent, mais pas tout le temps, et qu'ils prennent ainsi des risques énormes.

Qu'est-ce qui caractérise plus spécifiquement la Belgique au niveau de l'épidémie ?

La politique de prévention pose clairement un problème dans notre pays aux compétences éclatées. En Communauté française, il est difficile de trouver un lieu où les personnes séropositives peuvent se rencontrer. La Communauté dit que ce domaine ne relève pas de ses compétences. Ce que soutient aussi le fédéral. Il y a les lieux médicaux, bien sûr, mais on manque cruellement d'endroits où les séropositifs pourraient se voir, parler de tout et de rien, organiser des activités. Et aussi partager des choses sur leur maladie, puisque ce genre de sujet reste souvent secret ou tabou au sein de la famille. De même, on manque aussi, dans ce pays, de lieux où des femmes séropositives d'origine étrangère pourraient se côtoyer. Pour le reste, la Belgique, comme l'ensemble de l'Europe, montre un relâchement général au niveau de la prévention, et le nombre de contaminés augmente.

Vous parlez de rencontre, de dialogue. C'est aussi autour de ce thème que s'articule l'exposition « On s'est déjà rencontrés quelque part ? ».

L'exposition s'inscrit, de fait, dans la continuité de ce que nous cherchons à réaliser toute l'année : être à l'écoute et offrir des lieux pour aborder le thème du sida. Avec l'expo, on crée un lieu où parler, pendant dix jours, de la maladie, de la prévention, de la solidarité. O.K., le grand public sait qu'il faut mettre un préservatif. Les campagnes de communication se chargent de le dire. Nous, nous devons faire un travail en profondeur, néces-

saire parce qu'on aborde la sexualité, et que cela reste un sujet intime. Pour cela, il faut dialoguer avec les gens.

Concrètement, comment cela se passe-t-il dans l'expo ?

L'an dernier, beaucoup de personnes se sont exprimées devant ce que nous avons appelé des « caméramatons ». Nous avons sélectionné certains de ces témoignages, et ils vont défiler dans l'expo avec ceux de personnalités belges. Il y aura en outre des stands d'information et de discussion. L'idée centrale, cette année, c'est vraiment de faire de la prévention par les pairs. Le sida évolue, et nous devons faire avec. La maladie à 25 ans, les progrès thérapeutiques sont indéniables, et ils entraînent une normalisation du sida. C'est une nouvelle étape qui commence. Notre challenge est de continuer à rappeler que le sida ne se guérit pas et qu'il faut se protéger et protéger son partenaire. Pour cela, nous devons utiliser de nouvelles voies de communication. D'où l'implication du grand public, pour mieux toucher les gens.

L'exposition s'intègre aussi à « Bruxelles en scène », en plein cœur de la capitale...

Il était important que l'expo se tienne dans un lieu central, un lieu de passage, facile d'accès, comme l'est la galerie de la Reine. Parce que, malheureusement, le sida est aujourd'hui une thématique pour laquelle les gens ne se déplacent pas beaucoup.

Et les ados moins encore, sans doute. Vous cherchez donc à les toucher par la musique.

C'est clair, et c'est pour cela qu'on a imaginé, avec l'auteur-compositeur-producteur Alain Verdier, une chanson : « Mets ta capote, mon pote », qui sort en CD ce 1^{er} décembre. Nous sommes partis de notre principe de base : l'implication par les pairs. Il faut que des jeunes s'adressent aux jeunes. La preuve, c'est que la campagne de cet été, « Sans latex, t'es déjà mon ex », a été un gros succès.

L'exposition présente également une œuvre originale de Delphine Boël...

Elle illustre aussi une autre façon de communiquer. Cette œuvre est également un message de prévention par rapport aux séropositifs qui s'ignorent. Elle nous dit que tout le monde doit s'asseoir et se poser la question : « Et moi, est-ce que je me suis correctement protégé ? ». Et agir en fonction de la réponse. [Propos recueillis par P. Z.] ■

*Le Fonds de Solidarité Sida organise pour sa part, ce 27 novembre, à partir de 19 heures, un spectacle belgo-africain à la salle Lumen, 32 chaussée de Boendael, à Ixelles. Avec des artistes bénévoles tels Banafro, Team Superfly, Sangalay, les Tambourinaires du Burundi, Ken Ndiaye, Dieudonné Kabongo, Kungu Luziamu, Makaya, Ihanika, Sylvie Nawasadio, Aline Bosuma...
www.fondsdesolidaritesida.be*



Les épines de Delphine

Une chaleureuse ambiance bohème règne sur cette maison ucloise. Du rez-de-chaussée sourdent des pépiements d'enfant. Au sous-sol, comme alanguie sur ce qui n'est pour l'heure qu'un long socle couvert d'un drap taché de peinture, une énorme créature pailletée, toute en courbes, plonge ses yeux exorbités dans son miroir ventral, les pieds fichés dans un pot de fleur.

Je vous présente « Le cactus qui pète plus haut que son cul » ! Delphine Boël met l'avant-dernière main à l'œuvre qu'elle bâtit, depuis deux mois, pour l'exposition de la Plate-Forme Prévention Sida. Sa blouse d'atelier est arlequin. Son cactus, vert de chez vert. Pas une once de noir, jaune, rouge ? C'est vrai, j'ai dû me retenir ! ironise-t-elle. Ce que vous voyez là est un « work in progress ». Je dois encore dorer le pot à la feuille. Coucher mon cactus sur son vrai fauteuil : un authentique Récamier, magnifique, que le Sablon Antiques Center me prête gracieusement. Et puis, surtout, il lui manque encore ses épines : des pointes de grands clous de tapissier, rouillés. Il faut qu'il soit piquant, pas subtil !

Même si elle avait déjà donné des œuvres à l'une ou l'autre occasion, le cactus est à proprement parler la première commande faite à Delphine Boël pour une cause. Le lien avec la Plate-Forme Prévention Sida se nomme Serge Goldwicht, « créatif à facettes » et maître d'œuvre de l'exposition née en 2003 sous les galeries Saint-Hubert, « Bruxelles en Scène ». Après Venise, j'avais envie d'exposer mon Manneken Pis qui pisse et qui pète à Bruxelles, le plus près possible de la Grand-Place. Un ami m'a fait rencontrer Serge. Mais avec ses 4,5 mètres de haut, mon Manneken n'entrait pas dans les galeries. Lorsque la Plate-Forme contacte Goldwicht pour son exposition, celui-ci pense tout de suite à Delphine. Je lui ai proposé comme première piste de réflexion : quand l'humour protège l'amour.

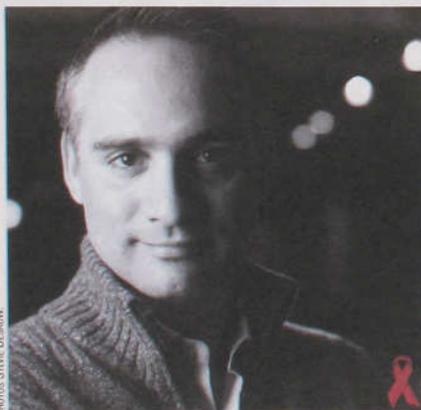
C'est là-dessus que j'ai enclenché – confirme-t-elle. En outre, j'aimais beaucoup le petit musée de « Bruxelles en Scène », et l'espace m'intéressait. Bien sûr, lorsque Serge m'a parlé de la thématique sida, je me suis d'abord dit : « Aïe aïe aïe, c'est un sujet très délicat. » J'ai eu un peu peur. Et puis, j'ai pensé : « Non, au contraire, c'est une bonne chose. » En Angleterre, où j'ai été élevée, c'est un sujet totalement ouvert, dont tout le

monde parle librement. Se protéger, là-bas, est non seulement évident, mais même romantique. Celui qui ne se protège pas passe vraiment pour un con. Je ne me rendais pas compte que ce n'était pas tout à fait la même chose en Belgique, qu'il existait encore ici cette idée que « le sida, ça n'arrive qu'aux autres ». Je me suis donc dit que c'était intéressant. D'autant qu'on est encore plus sensible au sujet quand on a un enfant, qu'on sait qu'il faudra lui expliquer qu'il va grandir avec.

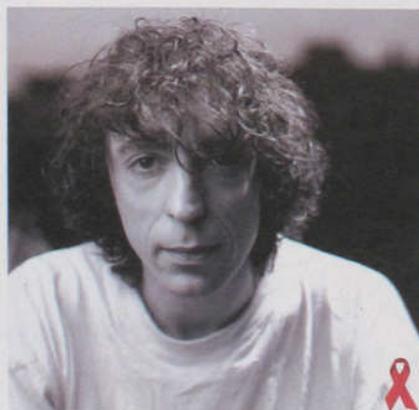
L'humour préside donc à la gestation du cactus flashy. Quoique... Cet été, j'avais beaucoup de cactus dans la tête. Après l'exposition à laquelle j'ai participé à Coxide, en juillet dernier, quelqu'un d'important, que je ne nommerai pas, a dit beaucoup de choses très désagréables sur moi. Je me suis demandé comment on pouvait être aussi cruel. J'ai hésité à lui envoyer un gros caca de ma fille, ou un gros cactus. Recevoir un gros cactus par la poste, ça fait mal ! Et puis, quand Serge m'a appelée, je me suis dit : « Je vais faire un cactus ! » C'est comme cela que je fonctionne : je transforme les choses désagréables en positif. Là, voilà, j'ai fait mon cactus, il est sorti : je n'en ferai plus !

« Le cactus qui pète plus haut que son cul » est un être terriblement égocentrique. Il se regarde le nombril, qui en outre est un miroir. Il parle trop, il exagère, il est tellement brillant. Son pot en or raconte qu'il est riche. Il a du charme, il attire, il a un beau lit. Mais il est moribond. Et il est hérissé de clous rouillés : c'est un être qui tue. Il faut bien dire qu'ici, en Europe, bien plus qu'en Afrique par exemple, les gens ont de la chance. Et pourtant, mon voisin aussi a peut-être le sida. Mon cactus est tellement vaniteux que sa vanité le tue, mais il transmet la mort aussi. Quant à le rendre un peu humoristique, c'était évident, sans quoi je ne serais pas restée moi-même. C'est pour tout cela que cette commande était pour moi un excellent challenge.

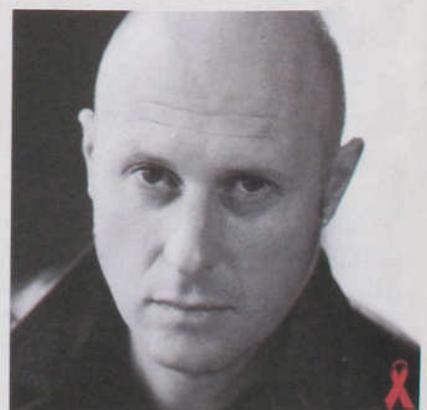
Un pari, voire un risque que Serge Goldwicht revendique partagé. Sans aucune arrière-pensée médiatique, eu égard au nom de l'artiste ? J'avais demandé carte blanche à la Plate-Forme, on me l'a donnée. Ni Delphine ni nous ne savions ce qui allait sortir de cette commande. Les conditions premières, la fonction d'une œuvre d'art, pour moi, c'est la transmission, et la puissance. Je travaille beaucoup sur l'idée d'une autre narration. Or, des artistes puissants qui transmettent, ça ne court pas les rues ! J'avais



THOMAS VAN HAMME J'ai le sentiment que les campagnes de prévention adoptent un ton assez léger et ne sont pas assez agressives. Moi j'irais vers des campagnes à l'anglaise. Est-ce qu'il ne faut pas dire les choses de façon encore plus crue ?



CARLO DE FUN RADIO Je pense que le sida a des conséquences éthiques, philosophiques, sociales, morales... Sans le sida, on n'aurait jamais pu avoir un Reagan dans les années '80, un Bush maintenant et même Jean-Paul II n'aurait jamais pu remettre en question les acquis de Vatican II avec Jean XXIII, Paul VI, etc. C'est un peu comme si le sida avait permis à ce que j'appellerais les forces du recul, les forces réactionnaires, d'avoir un bon justificatif pour revenir à l'avant-plan.



JEFF BODART Est-ce qu'on va froidement laisser 60 millions de types crever d'ici 2020 ? Est-ce que nous allons bouger ? Nos gouvernements, c'est nous. C'est à nous d'être des gens qui respectent nos revendications. C'est devant les fabricants de produits pharmaceutiques et les gouvernements qu'il faut aller brailler.

La débandade

trouvé tout cela dans le Manneken Pis de Delphine. Alors, bien sûr, à la question de la médiatisation, à laquelle je vais certainement encore être confronté, je vous dirais honnêtement que, oui, c'est la cerise sur le gâteau. Mais c'est dangereux, aussi. De toute manière, la vérité, c'est l'œuvre qui la donne, en définitive.

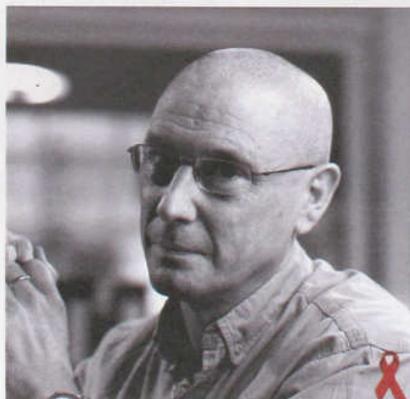
Celle-ci trônera seule dans une pièce sombre, en fin de parcours de l'exposition, nimbée d'un travail sur la lumière, sur l'ombre portée. Un travail sonore, aussi, histoire de créer une ambiance qui, selon le vœu de Delphine, mette mal à l'aise, donne le frisson. *Quelque chose de répétitif, un peu à la « Eraserhead ». J'ai d'ailleurs travaillé en écoutant sans cesse le même CD de Studio Pagol. Membre dudit collectif de musiciens Studio Pagol, et autrefois l'un des fondateurs du groupe Largo, Boulon signe le travail électronique sonore, plus que purement musical des deux CD qui tourneront de manière aléatoire dans la pièce. Au départ de conversations avec Delphine autour du projet dont il a ensuite suivi l'élaboration, il a tenté d'installer une ambiance qui contraste un peu avec l'allure plus joyeuse du cactus, une atmosphère plus lourde, plus dramatique. Quelque chose dans la veine de Brian Eno.*

Un minimalisme qui n'est, de fait, pas précisément dans la manière Boël. *C'est vrai, je fais toujours de grandes œuvres. Ça flashe plus. C'est pour se faire remarquer ! Pêché de vanité, peut-être ? Je ne sais pas : non, plutôt pêché d'existence. Et puis j'adore être physique, je me dépense beaucoup quand je travaille. Je commence petitement, d'en bas, et puis quand je relève la tête, j'adore voir cette énorme chose au-dessus de moi, tellement plus grande que moi.*

L'ambition qu'elle place dans son cactus est, elle, plus mesurée. *Simplement, par exemple qu'en le découvrant, les jeunes s'exclament d'abord : « Waouw ! » Et puis que ça participe à dédramatiser, à rendre le sujet moins tabou et plus ludique que la pure info des brochures. Les gens qui connaissent mon travail s'attendent peut-être à ce que j'aie mis plein de zizis ou de capotes ! Ils vont être déçus ! plaisante-t-elle. Avant d'ajouter, sur le fil : Pour en revenir à cette question de médiatisation... Je rencontre chaque fois tellement d'obstacles. Je ne crois pourtant pas que je ne fais que la crotte... [C. DG.] ■*



MAUREEN LOUYS C'est vrai qu'on peut avoir peur de casser l'instant, de jeter un froid. Pourtant on peut très bien se servir du préservatif de façon fun. Je laisse libre cours à votre imagination. Ce n'est pas être une fille facile ou un tombeur que d'avoir des préservatifs dans son portefeuille (peut-être pas 300, non plus... Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit !).



DONALD MARSDEN (SÉROPOSITIF) Les traitements sont extrêmement lourds au niveau des effets secondaires, très désagréables et parfois très lourds à porter dans la vie quotidienne. On sait aussi maintenant qu'ils ont des effets iatrogènes très importants. Moi-même, depuis deux ans, j'ai fait un cancer et j'ai aussi de très graves problèmes hépatiques.

Après dix années d'après combats, Exaequo, ASBL bruxelloise de prévention contre le sida, souffle les bougies et rallume les braises. Car le constat est loin d'être festif : les comportements ont changé, les gays se protègent moins, la maladie progresse.

Dix ans de trop ! En ce jour de novembre, Exaequo, rameute ses troupes sous un étendard rouge de colère et de frustration. Fred accueille les participants et ne mâche pas ses mots : *1.032 personnes infectées par le virus en 2003, c'est une catastrophe. Nous sommes ici pour tout remettre sur la table. Après dix années de prévention, assister à une recrudescence de la maladie constitue un véritable échec. Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment remobiliser la communauté gay ? Quels outils pour un regain de conscience ?*

La journée promet d'être riche et animée. Prise de température au brunch, où différents représentants d'associations homosexuelles discutent en sirotant un café et en grignotant un croissant. Damien, 22 ans, aborde la raison de sa présence : *Je suis assistant social, il est important pour moi de travailler sur la prévention et les méthodes de communication.* Il répond, timide, quant à ses pratiques sexuelles : *Je suis bien informé des risques, c'est vrai que je calcule un peu. Cela dépend de l'intensité du flirt. La prise de risque calculée ?* Un des nombreux effets pervers de ces dix années de présence du sida. Après la mobilisation et la surmédiatisation, les gays ont baissé la garde. Vigilance et combat ont laissé place à la lassitude et à la facilité. Les trithérapies ont rendu la maladie quasi invisible, et on ne voit toujours aucune campagne de sensibilisation à la lourdeur du traitement, aux effets secondaires désastreux ou au rejet social encore tenace des malades.

Qu'en pense la ministre de la Santé ? Invitée à ouvrir la séance plénière, Catherine Fonk insiste sur les chiffres, gratifie l'assistance d'un discours qui laisse perplexe plus d'un auditeur et disparaît, après 5 minutes. Dans le cadre d'un chantier de réflexion où l'innovation, l'originalité des propositions et la créativité sont de mise, on apprend donc que *le ministère va privilégier l'accord de crédits aux ASBL ou aux méthodes de*